N° 1218. DIMANCHE 10 DÉCEMBRE 1865 10me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE-BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 9 décembre 1865

BULLETIN.

Les derniers renseignements reçus de Madrid font toujours espérer que l'esprit de conciliation continuera à dominer pour le règlement du conflit hispano-chilien et que l'Espagne accèdera aux démarches officieuses de la France et de l'Angleterre pour aboutir à un résultat favorable à tous les intérêts.

Le *Moniteur belge* publie le bulletin suivant de la santé du Roi : « Le Roi se trouve aujourd'hui dans la même situation qu'hier. »

Le paquebot *Impératrice-Eugénie* est arrivé hier à Saint-Nazaire. L'apparition du choléra à la Guadeloupe est confirmée. L'Impératrice du Mexique est partie sur un vapeur mexicain pour visiter le Yucatan. Le bruit de son retour en Europe est faux.

Le Gouvernement anglais qui avait demandé des explications au gouverneur de la Jamaïque vient, en outre, d'ordonner une enquête. Cette enquête sera faite par une commission envoyée à cet effet et les membres de cette commission seront nommés dans quelques jours.

A Stockholm, la Chambre de la noblesse a adopté le projet de réforme par 361 voix contre 294. On croit que le clergé adhèrera au projet. La joie règne dans le public, par suite du vote de la noblesse, ajoute la dépêche qui nous apporte cette nouvelle.

J. REBOUX

Le bilan de la Banque de France indique une abondance de disponibilité métallique assez inattendue à cette époque de l'année. L'encaisse s'est élevé de 416 à 438 millions, en même temps que la circulation des billets s'est abaissée de 907 à 864 millions. Les comptes particuliers se sont élevés à Paris de 146 à 161 millions ; dans les succursales, ils sont descendus de 27 à 24 millions. Mais si ce bilan est excellent au point de vue financier, il l'est un peu moins au point de vue commercial, puisque le portefeuille est tombé à Paris de 269 à 323 millions et dans les succursales de 225 à 315 millions. Le chapitre des avances n'a éprouvé que des variations insignifiantes. — Havas.

D'une Ecole de haut Commerce.

Les journaux de Mulhouse annoncent que MM. Jules et Jacques Siegfried viennent de faire don, à la Société industrielle de cette ville, d'une somme de 100,000 francs qui doit être consacrée à la fondation et à la dotation d'une Ecole de commerce, destinée à former des jeunes gens en vue spécialement du grand commerce extérieure

L'intention des généreux donateurs serait que le commerce, cette puissance et cette force des sociétés modernes, eut, comme la guerre, comme la marine, comme les travaux publics et l'industrie, une Ecole supérieure capable sinon de rivaliser avec l'Ecole polytechnique, l'Ecole des mines, l'Ecole d'application, etc., du moins de combler une lacune maintes fois remarquée, et qui est peut-être pour quelque chose dans les causes de l'infériorité du commerce français sur les marchés lointains.

MM. Siegfried appartiennent à cette intelligente et généreuse Alsace qui, l'une des dernières venues dans la grande famille française, a pris à tâche de rattraper et bientôt de devancer sur la voie du progrès les autres provinces plus anciennement françaises. On sait que la branche de la maison Siegfried établie au Havre, a, de concert avec une autre branche établie à Bombay, inauguré, une des premières, les importations directes du coton de l'Inde au Havre et a, de la sorte, commencé à affranchir le commerce français de l'intermédiaire onéreux du commerce anglais.

Ce qui manque à la France, ce n'est pas l'intelligence des grandes affaires ; ce n'est même pas la hardiesse nécessaire pour les aborder ; c'est bien plutôt la connaissance des sources où se trouvent les grandes affaires. C'est un aveu triste à faire, mais dont il faut avoir le courage: la France est le pays du monde où l'on connaît le moins la géographie ; nous voulons parler de la géographie économique, de celle qui renseigne sur les grandes productions naturelles du sol, sur les grands centres d'industrie, les débouchés et les courants commerciaux du globe. Oh ! s'il s'agissait d'indiquer les champs où se sont livrées les batailles de Marathon ou d'Arbelles, voire même les rivages ou les commentateurs les plus autorisés placent l'île de Calypso, nos jeunes bacheliers ès-lettres n'éprouveraient pas un instant d'hésitation. Mais demandez à brûle-pourpoint à l'un d'eux d'indiquer la province de l'Empire chinois où l'on récolte le meilleur thé, celle où la soie est recueillie en plus grande abondance, de désigner la portion du littoral de l'Amérique du Sud où l'on trouve à charger avec le plus d'avantage du nitrate de soude des cornes ou des cuirs salés, il y a dix à parier contre un qu'il demeurera bouche béante ; et s'il est tant soit peu hardi, il demandera *qu'on le ramène ... au jardin des racines grecques*.

Ce n'est pas que nous voulions protester contre le caractère essentiellement littéraire et classique des études en France. Nous voudrions seulement qu'on ne s'en tînt pas là; et que ces *humanités* saturées de choses mortes, fussent complétées par quelque chose de vivant et de pratique

L'Ecole du haut commerce, en vue de laquelle MM. Siegfried ont offert à la Société industrielle de Mulhouse un don magnifique, nous paraîtrait de nature à combler en partie cette regrettable lacune et elle rendrait d'incalculables services si, suivant les vœux des généreux donateurs, elle servait de point de départ à la formation d'une grande société financière, destinée à encourager et à commanditer sur des places étrangères, les jeunes gens qui, après avoir reçu à l'Ecole du haut Commerce une éducation commerciale complète, offriraient des garanties de conduite et de capacité.

Ainsi comprise et développée, l'œuvre à laquelle MM. Siegfried offrent un premier don, deviendrait mieux qu'une institution d'éducation, elle s'élèverait à la hauteur d'une grande création nationale qui pourrait donner à notre commerce extérieur l'élan et les ressources multiples qui lui ont manqué jusqu'à présent et qui ont permis au commerce anglais de récolter largement là où nous n'avons jamais réussi qu'à glaner mesquinement.

E. MOUTTET.

On écrit de Madrid, le 7 novembre :

« Tout fait présumer que le conflit hispano-chilien recevra une solution pacifique. Quelques journaux l'ont déjà annoncé. La *Correspondaucial* feuille semi-officielle, confirmant cette nouvelle, dit que le gouvernement du Chili se montre plus disposé à entrer en négociation. Il aurait fait désarmer tous les forts de Valparaiso, ne voulant opposer qu'une résistance passive.

» D'autres journaux prétendent même qu'un de ses envoyés, parti de Santiago, s'est rendu à Washington pour réclamer les bons offices du gouvernement des Etats-Unis. L'Espagne ayant déclaré, de son côté, qu'elle était prête à accepter la médiation des grandes puissances, les deux parties intéressées se rencontrent ainsi, dans une même pensée de conciliation »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Wexford (Irlande), 7 décembre, soir.

Le paquebot *Barbadian* a fait naufrage. Le navire est perdu. La malle a été sauvée. Le capitaine, l'équipage et un passager sont noyés.

Dublin, 8 décembre.

Morre a été condamné à dix ans de servitude. Le procès des fénians Kearney et O'Neill est commencé. La commission spéciale va ajourner ses séances de mercredi prochain au 10 janvier.

Londres, 8 décembre.

Le *Daily-News* annonce que le gouvernement, qui avait demandé des explications au gouverneur de la Jamaïque vient, en outre, d'ordonner une enquête.

Le *Daily-Telegraph* dit que cette enquête sera faite par une commission envoyée à cet effet et que les membres de cette commission seront nommés dans quelques jours.

Le même journal annonce que le docteur Jenner est de retour de Laeken où il s'est consulté avec les docteurs Wimmer et Deroubaix. On assure que le docteur Jenner ne jugerait pas l'état du roi Léopold comme désespéré si Sa Majesté peut prendre quelque nourriture.

Bruxelles, 8 décembre.

Le *Moniteur belge* publie le bulletin suivant de la santé du roi : « Le roi se trouve aujourd'hui dans la même situation qu'hier. — Wimmer, Deroubaix. »

Copenhague, 7 décembre.

Les journaux du soir annoncent que le roi qui souffrait d'un rhumatisme, a éprouvé hier, à la chasse, un fort refroidissement qui l'obligera à garder le lit plusieurs jours.

Le *Berlingske-Tidende* de ce soir contient un article officieux qui se prononce en termes très vifs contre les efforts des meetings, des assemblées du Casino et du *Dagbladet* pour faire croire que le gouvernement n'est pas libre et obéit à des influences étrangeres. Le point de vue du gouvernement dans la question des duchés est celui du loyal accomplissement de l'article 3 du traité de paix et il serait préjudiciable au véritable intérêt de la patrie de vouloir seconder les efforts qui se font dans le sens opposé.

Tous les bruits répandus au sujet de négociations avec la diplomatie étrangère touchant le Sleswig, sont dépourvus de fondement. Le Danemark n'a fait aucune demande dans ce sens.

Il est tout aussi contraire à la vérité de soutenir que le gouvernement est en relation quelconque avec des agents subalternes ou des correspondants à l'étranger. Il sera désirable que la presse se dispensât d'éveiller dans les populations des espérances que le Danemark, dans sa situation actuelle, ne saurait satisfaire.

Stockholm, 7 décembre.

La Chambre de la Noblesse a adopté le projet de réforme par 361 voix contre 294. Le Clergé prendra demain une résolution. On croit qu'il adhèrera au projet. — La joie règne dans le public par suite du vote de la noblesse.

Munich, 7 décembre soir.

La *Gazette de Munich* dit que le roi s'est fait expliquer le conflit existant entre son chef de cabinet, M. Pfistermair et le compositeur Richard Wagner, et qu'à la suite des explications données de part et d'autre, S. M. a fait exprimer à M Richard Wagner le désir qu'il fît un voyage de quelques mois hors du royaume.

Francfort, 8 décembre.

Le roi et la reine de Portugal sont encore ici. On croit que, par suite de l'état de santé du roi Léopold, Leurs Majestés modifieront leur itinéraire et qu'elles se rendront directement à Paris.

Saint-Nazaire, 7 décembre, 3 h. du soir.

L'*Impératrice Eugénie* mouille sur rade.

Ce paquebot parti de la Vera-Cruz le 13 novembre a touché à la Havane le 17, et à Saint-Thomas le 23. Il apporte 76 passagers et 350 tonneaux de marchandises.

L'apparition du choléra à la Guadeloupe est confirmée.

L'Impératrice du Mexique est partie sur

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 10 DÉCEMBRE 1865.

N° 20

LA FEMME D'UN VANITEUX.

TROIS ANS PLUS TRAD.

LA MÈRE.

(Suite — Voir notre dernier numéro.)

Un mois après, Carlos revint de son voyage.

Il trouva chez lui une lettre de Mme Ochard, manifestant l'intention de lui rembourser sur le champ ce qu'il avait avancé a son mari.

Le jour même, il se rendit à Bauthiers.

C'était une belle après-midi d'été. Hélène la passait au jardin, seule avec son enfant, car elle menait à la campagne une vie fort retirée. Carlos la trouva dans un bosquet.

« Pardonnez-moi de vous déranger, lui dit-il. J'ai à causer avec vous au sujet du remboursement que vous m'offrez. Ce ne peut être Ochard qui vous en a chargée, car son obligation n'est payable que dans cinq ans, et il m'avait fait promettre de ne rien vous dire. Je ne me crois point le droit d'en accepter le paiement de votre main.

— Si pourtant j'avais reçu de mon mari commission de régler avec vous ?

— Si c'était lui, réellement lui qui voulait s'acquitter de ses propres ressources, je ne pourrais pas refuser. Mais vous permettrez que je n'accepte point si c'est vous qui sacrifiez au remboursement de cette créance votre fortune privée et l'héritage de votre enfant.

— Mon enfant ne sera point dépouillé, répondit Hélène en rougissant. Et, quand même, je regarderais encore comme mon devoir et le sien de faire un sacrifice avantageux à mon mari, au père de mon fils.

— Mais il n'est pas du tout nécessaire de me payer actuellement.

— Pardon, c'est une affaire d'honneur. Mon mari ne doit pas rester votre débiteur, à vous Carlos.

— Hélène, Hélène, que dites-vous !

— La vérité. Cette dette me pèse comme un remords. Je ne respirerai à l'aise qu'après l'avoir acquittée.

— Vous êtes humiliée du léger service que j'ai rendu à votre mari ! Pourtant je vous croyais de l'amitié pour moi. Ne me tenez-vous donc point pour un homme d'honneur, Hélène ?

— De toutes les dettes d'Albert, celle-là est la seule dont je me sois sentie humiliée. — Silence ! Votre cœur m'approuve ; plus un mot là-dessus. Laissez-moi seulement vous remercier d'avoir si généreusement aidé mon mari. »

Il prit sans mot dire la main qu'elle lui tendait. Hélène continua :

« Ah ! si vous pouviez comprendre combien je suis heureuse à la pensée qu'Ochard n'a plus de dettes !

— Etes-vous certaine qu'il n'en ait plus ?

— Parfaitement certaine.

— Et croyez-vous qu'il reste longtemps sans en contracter de nouvelles ?

— Je l'espère.

— Hélas ! Ne savez-vous donc pas que la vanité, comme l'ivrognerie, grandit de jour en jour ? Le vaniteux, comme le joueur, sacrifie jusqu'à son dernier franc dans l'espoir de gagner. Seulement, pour lui, l'enjeu est toujours de l'or, et le gain se réduit toujours à de vaines flatteries.

— Albert en a trop récolté, de ces flatteries, pour les ambitionner encore... D'ailleurs il m'aime et il aime son enfant » ajouta-t-elle avec douceur.

Mais le pressentiment d'un nouveau chagrin l'oppressait. Elle avait le cœur triste malgré elle.

Julie vint lui dire qu'un M. Jonathan, d'Anvers, demandait à lui parler. Elle gagna la maison avec Carlos, et ils trouvèrent au salon un homme entre deux âges, au type juif bien accusé.

M. Jonathan salua.

« Que Madame veuille bien m'excuser si je la dérange. Mais M. Ochard m'a autorisé à me présenter chez elle.

— Avez-vous vu mon mari à Anvers ?

— Non, Madame, nous nous sommes vus avant son départ, ce que Madame n'ignore point, j'espère, dit M. Jonathan avec un nouveau salut très-profond.

— Pardon, Monsieur ; c'est la première fois que j'entends votre nom. Si vous avez une mission de mon mari, veuillez m'en donner connaissance.

— La première fois que vous entendez mon nom, Madame ? répéta l'Israélite surpris. Rappelez, je vous prie, vos souvenirs. M. Ochard a dû vous parler de moi.

— Jamais, Monsieur, je vous assure.

— Qu'est-ce que cela signifie ? j'ai pourtant votre promesse de payer à l'échéance, c'est-à-dire aujourd'hui, la somme que j'ai avancée à M. votre mari au moment de son départ. Si ce n'est pas vous, Madame, qui avez écrit la votre nom, c'est donc une fausse signature ? »

Et M. Jonathan mit un papier sous les yeux d'Hélène.

Elle devint si pâle que Carlos se leva, craignant qu'elle ne s'évanouît. Mais elle se remit bientôt et dit avec effort :

« C'est vrai ; j'ai signé cet aval ; mais j'avais oublié le nom du créancier...

— Peut-être aussi le montant de la créance ? interrompit M. Jonathan d'un air qui rendit écarlates les joues de la pauvre Hélène. Se levant avec dignité, elle répliqua :

— Veuillez m'en dire le chiffre, et vous serez payé. Cela doit vous suffire, Monsieur.

— 12,000 francs. »

Hélène écrivit un mot au banquier dépositaire de ses derniers 20,000 francs.

Au moment où elle le remettait au Juif, un vieillard vint se placer entre eux deux.

« Attendez un instant, Monsieur, dit-il. Montrez-moi, s'il vous plaît, le billet de mon fils avec la signature de ma bru.

— Vous ici, mon père ? s'écria Hélène avec anxiété. Inutile que vous voyiez le billet, ajouta-t-elle d'une voix suppliante. Il va être payé.

— Je veux le voir, M. Jonathan, je suis le père du représentant Ochard. Vous comprendrez que je ne fais qu'user de mon droit. »

L'Israélite remit le billet au vieillard, qui examina un instant la signature et dit ensuite avec un sourire forcé :

« Merci, monsieur tout est bien comme je le supposais. »

M. Jonathan salua et sortit. Un pénible silence dura quelques secondes. M. Ochard regardait Hélène d'un œil à la fois sévère et douloureux. Elle restait debout devant lui, les yeux baissés et pâle comme la mort. Enfin il lui prit le bras.

« J'ai deux mots à vous dire en particulier; venez, ma fille. »

Elle le regarda avec angoisse, comme pour implorer sa pitié. Il ne parut pas s'en apercevoir, et il l'emmena dans un cabinet voisin. Carlos se tenait à l'écart pour ne pas accroître, par sa présence, l'amertume de la douleur d'Hélène.

A peine entré dans le cabinet, M. Ochard s'approcha de Julie, qui jouait avec le petit Léon. Sans rien dire, il lui prit l'enfant et la congédia d'un geste. Quand la porte se fut refermée derrière elle, il dit gravement à sa belle-fille :

« Ce n'est pas vous qui avez apposé votre nom au bas de ce billet. Ce n'est pas votre signature. »

Il fixait un regard scrutateur sur la pauvre femme, qui se prit à trembler comme une criminelle. Elle répondit par un violent effort :

« Ochard l'a écrit avec mon autorisation.

— Vous mentez, malheureuse ! cria le vieillard, livide de colère. Dans votre aveugle idolâtrie pour votre mari, vous voulez le disculper aux dépens de la vérité ; mais on ne me trompe pas si aisément. Jurez sur la tête de votre enfant que vous m'avez dit vrai. »

Hélène resta muette.

« Vous ne pouvez pas jurer. Je le savais bien, malheureux que je suis ! Mon fils unique, mon fils que j'ai trop aimé, est un dissipateur, un fourbe, un faussaire ! »

Il se jeta sur un fauteuil, en se cachant

(1.) Reproduction interdite.